EDMOND KEAN

OU

LA VOCATION D'UN ARTISTE

Comédie-Vaudeville en deux actes,

PAR M. LÉON PAILLET,

REPRÉSENTÉE A PARIS, SUR LE THÉATRE DES JEUNES ÉLÈVES, LE 3 JUILLET 1847.

Distribution :

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
EDMOND KEAN, tragédien anglais,	M. JAMES.	SOCRATE, vieux musicien. . . .	M. RUBEL.
LE DUC DE NORFOLK, colonel de dragons.	M. ETIENNE.	KEMBLE, artiste du théâtre Drury-Lane.	M. CLÉMENT.
FALSTAFF, comédien.	M. ARQUET.	MACREADY, *idem*.	M. CLOVIS.
TOBIE, comédien	M. POULET.	PAMÉLA, femme de Falstaff. . . .	Mlle LÉONTINE.
MICHEL LAMBURNE, directeur d'une troupe ambulante.	M. ALFRED.	CLARISSE, fille de Lamburne. . .	Mlle JOS. DURY.
		HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE.	

DANSE : Mlle ISMÉNIE.

La scène se passe dans la petite ville d'un comté d'Angleterre.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le foyer d'une troupe de comédiens ambulans. Cloisons en toile à carreaux. Beaucoup de désordre. Au lever du rideau, Socrate joue de la clarinette. Paméla et Tobie cousent accroupis à terre sur un tapis.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOCRATE, TOBIE, PAMÉLA.

TOBIE. Taisez votre bec, Socrate... Allez donc faire vos exercices plus loin... On n'entend toujours que votre maudite clarinette.

SOCRATE. Vous n'aimez pas la musique, Tobie, je vous plains.

PAMÉLA. Tobie a raison, gardez vos préludes pour les entr'actes.

SOCRATE. Allons, ne vous fâchez pas, je vais jouer en sourdine. *Il joue sans bruit, avec les doigts seulement.*

PAMÉLA. Eh bien ! Tobie, où est ton costume? Il faut se dépêcher, nous commençons ce soir à six heures.

TOBIE. Ne m'en parle pas, Paméla, j'en ai les membres cassés... et puis cette position de Turc ne convient pas du tout à mes fémurs et à mes tibias.

PAMÉLA. Tu es pourtant le fils d'un tailleur, à ce que tu m'as dit.

TOBIE. Oui, j'ai ébauché la chose chez papa; mais j'ai renoncé à l'aiguille et au passe-carreau pour me faire dragon ; puis j'ai quitté la dragonne pour suivre la carrière des arts; je t'avoue qu'il m'est cruel aujourd'hui de me livrer à la couture, même en amateur.

PAMÉLA. Que veux-tu, on ne joue pas tous les soirs des pièces comme *Hamlet;* je crois que Kean sera bien dans ce rôle.

TOBIE. Ne me parle pas de ton Kean, vous en êtes tous coiffés.

PAMÉLA. En serais-tu jaloux ?

TOBIE. Eh bien ! oui, je ne te le cacherai pas; je jalouse cet artiste au point d'en perdre le boire et le manger... J'ai une foule de raisons pour cela ! Ah ! Paméla, tu ne sais pas ce que c'est que la jalousie : ça vous prend par la plante des pieds, ça vous grimpe, grimpe jusqu'à la pointe des cheveux. Quand on applaudit Kean, je reçois un... deux... trois coups de stylet dans le cœur, et une foule de coups de pied quelque part.

PAMÉLA. Mais c'est mal d'être jaloux de ses camarades.

AIR *du Château perdu.*

TOBIE.

On vit toujours des jaloux sur la terre
Bien dangereux dans leur sombre courroux ;
Les chiens, les chats, sont bien jaloux, ma chère,
Othello même n'était-il pas jaloux ?

PAMÉLA.

Eh quoi ! tu peux donc me citer encore
Cet Africain si brutal, si méchant ;
Car si Venise l'appelait le More,
C'est qu'il ne fut jamais un bon vivant...

Digitized by Google

TOBIE. La comédie veut ça si tôt que l'on monte sur les planches, ça vous passe dans le sang.

PAMÉLA. Ce soir, ta n'as pas à te plaindre, tu as un assez beau rôle.

TOBIE. Un comédien se plaint toujours; si un rôle est bien beau, il dit c'est embêtant de jouer cinq actes, ça me fatigue; si c'est un rôle secondaire, il se plaint encore en disant c'est une *panne*.

PAMÉLA, *à Socrate, qui joue très fort;* Vous le faites donc exprès, Socrate? c'est insupportable à la fin.

SOCRATE. C'est ma passion pour la musique qui l'emporte; je n'ai pu résister à la mélodie. *(Socrate sort à pas de loup.)* Je vais filer mes sons autre part... filons.

PAMÉLA. Elle est soignée, votre mélodie... Dis donc, Tobie, on assure qu'un lord d'Angleterre, qui est, en ce moment, ici, doit assister à la représentation; il faudra se tenir et ne pas faire *des balançoires*. Je dirai à mon mari, Falstaff, de ne pas abuser du genièvre; nous avons besoin d'un grand succès, car, depuis un mois, nous sommes dans la débine la plus complète.

TOBIE. Débine! c'est le mot... et, pour nous achever, *la Taverne du Renard de Bronze* nous refuse toute espèce de nourriture; nous avons vécu, pendant ce laps, de gibelottes douteuses et de rosbif endurci dans le crime que nous procurait le génie culinaire de notre directeur Michel Lamburne; et, encore, on n'en avait pas à discrétion.

PAMÉLA. A qui le dis-tu? Depuis ce matin, je tombe en défaillance.

TOBIE. Tu n'as rien pris?

PAMÉLA. Pas la moindre bêtise.

TOBIE. Je te plains, toi qui es assez portée sur ta bouche... Quant à moi, je suis le comédien le plus dégoûté des Trois-Royaumes.

PAMÉLA. Serais-tu malade? Ah! ciel, ne vas pas faire relâche par indisposition; nous ne mangerions pas encore demain.

TOBIE. Ne crains rien, Paméla, je serai solide au poste; je ne veux pas qu'il soit dit que je vous ai ôté le morceau de la bouche.

PAMÉLA. Pourquoi donc es-tu plus triste que d'habitude, ce n'est pas seulement ton affreuse jalousie?

TOBIE. Eh bien! oui, Paméla, j'ai là un sentiment qui m'étouffe... oui, j'aime Clarisse, la fille de notre directeur.

PAMÉLA. Tu aimes Clarisse?... Je te plains de porter tes regards aussi haut; tu sais bien qu'elle ne dédaigne pas ton ami Kaen; tâche d'avoir du talent comme lui, et peut-être tu réussiras à mériter sa tendresse.

SCÈNE II.

LES MÊMES, FALSTAFF.

FALSTAFF. Qu'est-ce qui a de la tendresse pour moi, est-ce vous, madame Falstaff?

PAMÉLA. Moi!... Ah! bien oui, vous n'êtes pas assez aimable pour ça.

FALSTAFF. Paméla, vous calomniez votre époux. Allons, ma tourterelle, tu ne penses pas un mot de ce que tu dis.

PAMÉLA. Si, je le pense; je dirai même plus, vous êtes un être qui m'êtes fastidieux et pénible.

FALSTAFF. Oh! oh!

PAMÉLA. Oui, vous êtes le cauchemar de vos camarades. Ah! si vous aviez voulu, avec votre talent, nous serions, depuis longtemps, à Londres, sur un des premiers théâtres. Tandis que nous roulons notre misère de ville en ville; je vous le prédis, Falstaff, aucun directeur ne voudra plus de vous, et vous serez forcé de faire la parade à la porte de quelque chien savant.

FALSTAFF. Est-ce parce que je fais une consommation quotidienne et exagérée de porter et de genièvre que tu m'agonises? Tu ne sais donc pas, épouse exaltée, que la boisson est, comme le lézard, l'ami de l'homme.

PAMÉLA. N'avez-vous pas honte d'entrer en scène dans un pareil état?

FALSTAFF. C'est pour chasser l'émotion.

PAMÉLA. Vous n'avez jamais un costume propre.

FALSTAFF. Le dégraisseur ne veut pas me faire crédit.

AIR : *Le Parnasse des Dames.*

Refuser crédit, c'est horrible!
A Falstaff, ce brillant comédien!

PAMÉLA.

Eh quoi! tu serais sensible,
Toi qui ne l'es jamais pour rien.

FALSTAFF.

Oui, madame, ce qui me fâche
Et qui me fait du mal au cœur,
C'est de voir cette indigne tache
Sur l'enseigne d'un dégraisseur.

PAMÉLA. L'autre jour, dans *Othello*, vous avez joué avec une perruque de papier frisé, une collerette en carton et les jambes peintes en rouge pour feindre un maillot. Qu'aviez-vous fait des bas que j'avais ravaudés le matin? vendus, sans doute.

FALSTAFF. J'ai donné le gauche à un pauvre qui avait froid; l'autre, je l'ai prêté à un ami qui voulait faire la belle jambe.

TOBIE. Comment ferez-vous, ce soir, Falstaff?

FALSTAFF, *l'apercevant.* Ah! te voilà, petit, pas mal, et toi?

PAMÉLA. Tobie te demande comment tu feras, ce soir, dans *Hamlet?*

Digitized by Google

FALSTAFF. Je barbouillerai mes jambes avec du cirage ou avec du rouge, comme l'autre fois.

PAMÉLA. Ne rougis-tu pas assez, monstre, en pensant que tu vas paraître ce soir devant une société nombreuse et choisie?

FALSTAFF. Voyons, ne te fâche pas, épouse adorée.

AIR *du Calife*,

Madam' Falstaff, je vous porte en mon âme;
Vous plaire en tout voilà mon seul désir;
Au nom du ciel calmez votre œil de flamme,
Parol' d'honneur vous me faites souffrir.
Oui, la bouteille
Fut mon amour,
Liqueur vermeille
Fuis sans retour.

REPRISE.

Madame Falstaff, etc.

PAMÉLA, *lui donnant son costume*. Voilà ton costume, animal; allons, va l'essayer.

TOBIE. Le mien est prêt, je vais l'essayer aussi.

AIR *de la Prima donna*.

Allons-nous préparer
Sans tarder davantage,
Car dans ce bel ouvrage
Il faut se distinguer.

(*Falstaff et Tobie sortent*.)

SCÈNE III.

PAMÉLA, *seule*.

Comme c'est agréable d'avoir donné son cœur et sa main à un artiste aussi peu divertissant,.. Ah! si c'était à refaire, j'aimerais mieux me vouer au célibat à perpétuité.

AIR *de Partie et Revanche*.

La vie est un bal brillant, une fête
Où tristement souvent nous attendons
Comme les fleurs qui parent notre tête;
Le Temps nous fane, hélas! et nous tombons.
Oui, dans ce bal qu'on appelle la vie,
Nous ne pouvons choisir notre bonheur;
Car pour cesser de fair' tapisserie,
Contre son goût il faut prendre un danseur.

Avec tout ça, je n'ai rien pris depuis ce matin; j'éprouve des tiraillemens d'estomac. (*Apercevant Lamburne*.) Ah! enfin, voici Michel Lamburne, notre directeur; il apporte sans doute des munitions de bouche.

SCÈNE IV.

PAMÉLA, LAMBURNE.

PAMÉEA. Vous voilà, directeur de mes rêves, vous apportez de quoi nous conforter; qu'y a-t-il dans ce panier?

LAMBURNE. Ah! Paméla! Paméla! comment pensez-vous à manger dans un moment aussi solennel, quand dans une heure nous allons jouer le chef-d'œuvre de Schakspeare? vous n êtes pas une femme de l'art; l'art, ma fille, est la nourriture des artistes; ils ne peuvent pas vivre sans l'art.

PAMÉLA. Quand on vous demande à manger, vous avez toujours une raison de prête... Moi, j'ai faim, là.

LAMBURNE. J'ai ma foi deux aimables pensionnaires dans vous et votre mari; l'un ne pense qu'à boire, l'autre a toujours la fringale.

PAMÉLA.

AIR *de Mazaniello*.

Vous voulez, maître, que l'on vive
D'l'air du temps comme les amoureux;
Mais je deviendrais trop chétive;
J'aime bien mieux manger pour deux.

LAMBURNE.

Dieu! que j'éprouve des déboires
Quand vous me parlez de manger,
Car d'habitude les mâchoires
Mettent un théâtre en danger.

PAMÉLA. Tout ça nous dit pas ce que vous apportez du marché, un quartier de hœuf, un mouton, une oie; est-ce une oie, monsieur?

LAMBURNE. Le marché était fort mal assorti aujourd'hui; les primeurs ont manqué, pas d'asperges, pas de petits pois.

PAMÉLA. C'est qu'ils sont restés dans l'Écosse.

LAMBURNE. Comme tu dis, je voulais vous faire manger un faisan doré; je me suis tenu à une bagatelle. (*Avec dédain*.) Quant à la marée, elle n'était pas fraîche.

PAMÉLA. Que c'est pourtant beau un marché bien assorti.

AIR *du Pas styrien*.

Chacun demande,
Commande
Lorsque la foule est grande;
Fruitière,
Crêmière,
Et jusqu'à l'écaillère,
N'ont guère...
Le loisir de se taire
Tant le commerce est grand.
Un marchand vous crie,
L'autre vous supplie,
C'est à faire envie
A plus d'un gourmand.
Voyez mes fruits et leur mine charmante;
Si je la vante,
C'est qu'elle tente.
Voyez encor ces légumes en vente,
Rien n'est à l'œil plus agaçant.
Ce melon doit être très exquis.
Allons, mettez-y le prix:
C'est un régal de paradis.
Mais voyez donc ces beaux radis
Dont les yeux sont ravis.
Le veau, le mouton,
La courge, et l'cornichon.

Digitized by Google

Et jusqu'au dindon,
Au marché se trouve à foison.
REPRISE.
Chacun demande, etc.

Dans tout ça, qu'avez-vous apporté?

LAMBURNE. Devine, toi qui as le nez fin.

PAMÉLA. (*Regardant le panier.*) Je vois une queue et des moustaches; c'est un lapin! quel bonheur!

LAMBURNE. C'est ma foi vrai, c'est un lapin. (*A part.*) C'est le chat.

PAMÉLA. Voyons. (*Retirant un chat.*) Oh! ciel!

LAMBURNE. Eh bien! qu'as-tu donc à demander au firmament? Est-ce que ce quadrupède ne suffit pas à tes appétits carnivores?

PAMÉLA. Comment, vous allez faire manger du chat à vos pensionnaires?

LAMBURNE. Mais, certainement; les véritables gibelottes ne se font que comme ça... Celle que tu as mangée l'autre jour, et que tu as trouvée si bonne.

PAMÉLA. Était encore un chat?

LAMBURNE. Comme tu dis.

AIR *de l'Ours et le Pacha.*

Depuis un mois nous dévorons
Des chats de toutes les espèces;
Aussi, comme acteurs, nous prouvons
Que nous somm's bien près de nos pièces.
PAMÉLA.
Dans ce monde il faut s'faire à tout,
Et puis qu'ici chacun dévore (*bis*)
Du chat depuis la mi-août,
Il peut bien en manger encore.

Allons, je m'y voue encore aujourd'hui... Donnez-moi la victime, je vais la dépouiller. (*Montrant le chat.*) Voilà donc les erreurs de la faim. *Elle sort en emportant le chat.*

SCÈNE V.

LAMBURNE, *seul.*

C'est le vingt-troisième chat que j'achète depuis un mois à ce marchand de gibier de la rue de la Chouette; si cela continue, je vais détruire à tout jamais la race féline.

AIR : *En vérité, je vous le dis.*

Les chats aux rats dans tous les temps
Firent une cruelle guerre,
Ce qui prouve que sur la terre
Les p'tits sont mangés par les grands.
Les rats voyant, je l'imagine,
Que nous mangeons leurs ennemis,
Au lieu de fair' mauvaise mine,
N'auront pour nous que des souris.

Mais il ne s'agit pas pour le moment de discuter une leçon d'humanité, il ne faut pas qu'un chat de plus ou de moins influe sur ma sensibilité; j'ai besoin de tout mon sang-froid pour la représentation de ce soir... Hamlet, rien que ça; je suis sûr que Kean va l'interpréter dignement; aussi je fonde sur lui mes plus belles espérances; et puis, je compte bien l'unir aussi à ma fille Clarisse, qui, sans vanité, est une jeune première qui n'est pas piquée des cousins; je suis fier de mes deux élèves... C'est moi qui leur est montré les premiers élémens de la déclamation... Il manque à Kean un peu de ce hoquet, sans lequel un trangédien ne saurait produire de l'effet sur le parterre... On ma toujours dit que je brillais par là, surtout dans Roméo.

Il déclame avec emphase.

Ne tourne pas les yeux vers l'horizon vermeil,
Tu peux rester encor, ce n'est pas le soleil;
C'était le rossignol et non pas l'allouette
Dont le chant a frappé ton oreille inquiète,
Caché dans les rameaux d'un grenadier en fleurs,
Toute la nuit, là bas, il chante ses douleurs.

Kean n'est pas encore arrivé à ce degré de perfection... Après tout, il n'y a pas si longtemps qu'il joue la comédie; je l'ai retiré, il y a quelques années, des mains d'une troupe de bateleurs, où il n'était que paillasse. Puisque mon intention est de l'unir à ma fille, voyons ce que renferme la cassette que l'un de ces bohémiens m'a confiée, en me recommandant bien de ne l'ouvrir que lorsqu'ils auraient quitté l'Angleterre... Il y a quelque secret là-dessous : voici ma fille, sondons d'abord son jeune cœur.

SCÈNE VI.

LAMBURNE, CLARISSE.

LAMBURNE. Eh bien! ma fille, ton costume de ce soir est-il joli? Tu as toujours tant de goût.

CLARISSE. Oui, mon père.

LAMBURNE. Comme tu me dis ça : n'es-tu donc pas heureuse de jouer ce soir *Ophélie*, un rôle qui va complètement te poser dans la localité?

CLARISSE. Mais, si mon père.

LAMBURNE. Alors, pourquoi cet air triste et rêveur? Voyons, qu'as-tu, un secret, épanche-le dans mon cœur, ma fille, épanche... Tu gardes le silence... Eh hien! moi, je vais te dire ce que tu as... tu aimes Kean... Tu n'as pas besoin de rougir, je le sais; l'œil d'un père est toujours clairvoyant... Mais je ne t'en fais pas un reproche, ma fille; Edmond est un parti sortable, un garçon de talent; c'est moi qui l'ai formé... une tête un peu exaltée; mais ces têtes-là sont quelquefois les meilleures.

CLARISSE. Mon père, qui donc a pu?...

LAMBURNE. Je t'ai vu triste, rêveuse... Bon, me suis-je dit, ma fille est atteinte d'un sentiment; quand tu es en scène avec Edmond, tu mets plus de feu, plus de nuances dans les

Digitized by Google

situations, surtout celles où il est question de doux sermens et de tendresse; je ne t'en veux pas, je te le répète; j'avais déjà jeté les yeux sur lui pour en faire mon gendre.

CLARISSE. Ah! mon père, que vous êtes bon.

LAMBURNE. Tu crois (*à part*), chère enfant. *H*(*aut.*) Allons, va te préparer, dans une heure, nous commençons: les laquais, les galopins et les clercs font déjà du bruit à la porte. *Regardant sa fille*: Oh! je ne m'étais pas trompé. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

CLARISSE, *seule*.

Bon père, il consent à notre union... et bientôt je serai sa femme; j'ai un pressentiment qui me dit qu'Edmond sera un jour le plus célèbre tragédien de toute l'Angleterre; qu'il brillera comme un génie sur le premier théâtre de Londres... Moi, sa femme! Oh! je suis d'une joie... d'une joie; quand j'irai promener à Park-Royal, chacun dira, voilà Mme Edmond Kean; est-elle heureuse d'avoir un mari de talent; enfin, je serai estimée, aimée, et d'Edmond par dessus tout. (*Apercevant Kean.*) Oh! ciel!

SCÈNE VIII.

KEAN, CLARISSE.

KEAN. Qu'avez-vous donc, miss Clarisse? vous êtes troublée; est-ce que je vous aurais dérangée dans un jeu de scène? Vous le savez, entre camarades, on n'a pas besoin de se gêner.

CLARISSE (*avec embarras*). Oui, monsieur Kean, je répétais une scène, et, comme je ne vous savais pas aussi près, je me suis troublée.

KEAN. Vous avez eu tort, Clarisse, surtout avec moi, qui suis plus qu'un camarade, qui suis un ami; et, puis-je oublier les bontés de votre père, de ce brave homme qui ma retiré des mains des bateleurs où j'ai passé ma première jeunesse; cependant, j'ai comme un souvenir confus de mes premiers ans... Il me semble que j'habitais un château à lambris dorés, qu'une dame magnifiquement parée m'appelait son Edmond bien-aimé.

CLARISSE. Nom que vous avez voulu porter avec celui de Kean, que vous avaient donné les bateleurs.

KEAN. Oui, Clarisse; mais tout cela n'est qu'un rêve, que vos bontés pour moi ont fait oublier.

CLARISSE. Nous n'avons fait que ce que vous méritiez Quand je pense aux progrès que vous avez faits pour être utile à mon père, pour le retirer de la triste position où nous sommes plongés depuis si longtemps; car, vous le savez, Edmond, la vie du comédien, de l'artiste, est une vie de luttes, de traverses et de chagrins, et si quelques-uns arrivent, ce n'est qu'après de constans efforts... Mieux vaut cent fois renoncer à cette triste profession que de traîner de ville en ville un talent aride et décoloré.

KEAN. Vous avez raison, Clarisse; mais pour vous plaire, pour être digne de vous, j'arriverai; et, avant un an, j'espère jouer sur les premiers théâtres de Londres, à côté de Young, de Kemble et de Macready.

CLARISSE. Nous y jouerons ensemble, monsieur Kean, car mon père... veut m'unir à vous.

KEAN. Eh quoi! Clarisse, votre père voudrait confier votre bonheur à un enfant de bohémiens, sans nom, ramassé sur la place publique, couvert d'oripeaux et faisant des tours de paillasse; non, ce n'est pas possible; vous voulez m'abuser.

CLARISSE. C'est pourtant la vérité, monsieur Kean.

KEAN.

AIR : *Loin de nous à t'enrichir.*

Votre voix est pour mon cœur
Un doux rayon de lumière
Qui vient calmer la misère
Et présager le bonheur.
Quand la fortune rebelle
Nous abandonne en chemin,
Vous êtes l'Ange fidèle
Qui me guide par la main.

ENSEMBLE.

Oui, qu'aux voûtes étoilées
Où réside l'Eternel,
Nos deux voix montent liées
Par un serment solennel.

Oh! pour tant de bonheur, laissez-moi vous remercier à genoux. (*Il tombe à genoux; Tobie paraît dans le fond; Clarisse sort avec précipitation.*)

SCÈNE IX.

KEAN, TOBIE.

TOBIE, *à part*. A ses pieds! à ses pieds! Des vitraux coloriés me passent devant les yeux. (*Haut.*) Il paraît, mon cher, que tu répètes sans les amis. C'est étonnant, les scènes d'attendrissement te plaisent plus que les autres.

KEAN. Est ce que cela ne serait pas du goût de monsieur Tobie, ou voudrait-il faire le mauvais plaisant?

TOBIE. Mauvais plaisant! comme il me dit ça... Ne nous effarouchons pas. (*Haut.*) Mais toutes ces répétitions ne sont pas indiquées au

Digitized by Google

tableau. On ne dira pas que toi et miss Clarisse manquez d'exactitude.

KEAN, *lui serrant le bras*. Tobie, vous allez me dire où vous voulez en venir?

TOBIE, *criant*. Ahi! mon biceps doit être bleu. (*A part*.) Attends, attends! ce soir je te ferai chuter.

KEAN. Tobie, depuis un mois je suis fort mécontent de vous... Je sais que vous me déchirez... que vous faites des cabales contre moi... Jusqu'à présent, j'ai fait semblant d'ignorer vos menées; mais si vous continuez, je vous corrigerai de manière à ne plus recommencer; entendez-vous, Tobie, je vous corrigerai.

TOBIE, *d'un ton fanfaron*. Tu crois me faire peur; j'ai fait mes preuves, on me connaît... J'en ai tué d'autres qui te valaient. Avant d'être comédien, j'ai été dragon... Il n'était pas de jour que je ne dégaînasse : une semaine, j'en tuai dix-sept.

KEAN. Assez, je n'aime pas les criailleries, et si vous n'êtes pas content de ce que je viens de vous dire, il y a un endroit derrière le théâtre où nous ne serons pas dérangés.

TOBIE. Eh bien, soit! on me connaît, j'ai fait mes preuves. (*Il se pose*.) A propos, nous ne pouvons pas nous battre à l'heure qu'il est; nous allons nous habiller pour la représentation; ensuite, nous n'avons pas de témoins... Si l'on renvoyait cette partie à demain, qu'en dis-tu?

KEAN. Du tout, à l'instant même... C'est l'affaire de cinq minutes pour un homme qui en a occis dix-sept dans une semaine. (*Avec ironie*.) Allons, en route, monsieur l'ex-dragon.

TOBIE. Il me semble pourtant que demain... et puis, franchement, moi je ne t'en veux pas... Je suis bon enfant, sans que ça paraisse.

KEAN. Pourquoi renvoyer à demain ce que l'on peut terminer tout de suite. (*A part*.) Faisons-lui peur. (*Haut*.) Voyons, en route; j'ai hâte de me mesurer avec la terreur des crânes... Peste, dix-sept dans une semaine!

TOBIE. A propos, nous n'avons pas d'armes?

KEAN. J'ai tout ce qu'il nous faut, des épées des pistolets.

TOBIE. Le pistolet? jamais... jamais...

KEAN. Pourquoi refuser cette arme?

TOBIE.

AIR *de l'Apothicaire*.

Tu proposes le pistolet,
Eh bien! je refuse cette arme;
Oh! mais je la refuse net;
Cet instrument de mort m'alarme.
Oui, ce refus est pour ton bien,
Crois-le, mon cher, ta perte est sûre,
Chaqu' fois que je lâche le chien,
C'est presqu'toujours une *mort-sûre*.
Oui, c'est toujours une *mort-sûre*.

(*Le prenant à l'écart*.) Apprends, malheureux, que je mouche une chandelle à trois cents pas.

KEAN. Peu m'importe.

TOBIE. Non, Kean, je veux être ton adversaire et pas un assassin.

KEAN. Alors l'épée.

TOBIE. L'épée, ô ciel! encore moins.

KEAN. Pourquoi donc ça?

TOBIE. Je suis possesseur de quatorze feintes en tierce et dix-sept bottes secrètes en quarte; une de mes bottes, c'est ta mort. Crois-moi, Kean, ne te fais pas tuer à propos de bottes.

KEAN. Dans ce cas, pour égaliser la partie, nous brûlerons une amorce au bout d'un mouchoir.

TOBIE, *feignant de rire*. Oh! quelle idée!... oh! la drôle d'idée! (*A part*.) Je voudrais bien m en aller. (*Il cherche à s'esquiver*.)

KEAN. Eh bien, où allez-vous donc?

TOBIE, *embarrassé*. Je vais chercher un pot de rouge.

KEAN. En effet, vous êtes bien pâle. (*A part*.) Je lui ai fait une peur. (*Haut*.) Allez, Tobie, allez mettre du rouge, car on dirait, par Saint-James, que vous tremblez. (*A part*.) J'espère que cette leçon lui suffira.

TOBIE, *à part*. O Dieu! je pars à toutes bottes chercher fortune à Londres. La représentation d'*Hamlet* s'arrangera sans moi.

AIR *de Zanetta*.

Allons, fuyons au plus vite,
Je crains quelque mauvais tour,
Je le sens, mon cœur s'agite
Plus de crainte que d'amour.

(*Il sort avec précipitation*.)

SCÈNE X.

KEAN, *seul*.

Pauvre garçon... mauvaise langue... amoureux... et pas de talent! trois défauts avec lesquels un comédien n'arrive jamais... Diable! il est temps que je m'habille... Il faut qu'Hamlet soit digne de paraître devant une société d'élite... Nous avons besoin d'ailleurs d'une œuvre belle, puissante, car depuis un mois, nous tirons, comme dit maître Shakespeare, *Satanas* par la queue. Je vais donc jouer Hamlet!... Je vais interpréter encore le grand maître... le plus audacieux génie de l'Angleterre!... Oh! ma tête s'échauffe à cette pensée.... mon cœur bat à briser ma poitrine.... Art sublime, qu'il faudrait de talent pour traduire toutes tes beautés. (*Il déclame*.)

Digitized by Google

HAMLET, ACTE XV, SCÈNE IV.

Il n'en est pas pour elle,
Tremblez, audacieux, de devenir rebelle.
J'aime! je suis aimé, votre fille a ma foi.
Avez-vous oublié que je suis votre roi?
Nul mortel à sa main ne doit jamais prétendre.
Je crois en souverain me faire assez entendre.
Ce cœur que vous jugez sans force et sans vertu
N'est pas peut-être encore tout à fait abattu.
Sans doute ici mon spectre excite quelqu'envie.
Mais si je dois bientôt abandonner la vie,
Je n'en sortirai pas que ce bras furieux
N'ait assouvi ma haine et satisfait les dieux.

On assure que le duc de Norfolk, chargé par le prince de Galles d'une mission dans ce comté, doit assister à la représentation... C'est un jeune homme de goût et colonel de dragons par dessus le marché..... Voyons, monsieur Edmond Kean, vous qui voulez aller à Londres, montrez-vous-en digne, et faites voir au jeune duc de Norfolk que dans la petite ville d'un comté d'Angleterre, il y a le germe d'un talent... qui n'a pas dîné.

SCÈNE XI.

KEAN, LE DUC DE NORFOLK.

LE DUC. Est-ce à M. Kean que j'ai l'honneur de parler?

KEAN. Lui-même. Qu'y a-t-il pour votre honneur?

LE DUC. Je suis le duc de Norfolk, l'ami du prince de Galles, qui est, comme vous le savez, un protecteur éclairé des arts.

KEAN. En effet, milord, je sais que le prince de Galles prend sous sa protection les artistes et les poètes d'avenir : c'est un honneur dont je voudrais être digne.

LE DUC. Et pourquoi pas? Je vous ai vu jouer l'autre jour dans *la Tempête*, de Shakespeare, et je vous ai trouvé des dispositions telles que, si vous le voulez, nous partirons ce soir ensemble pour Londres. Je vous présenterai au prince de Galles, qui vous fera débuter à Drury-Lane.

KEAN. Milord, je suis profondément touché de votre offre; certes, je ne demanderais pas mieux que de partir ce soir avec vous si je n'étais retenu ici par deux sentimens, l'amitié et la reconnaissance.

LE DUC. Comment! vous sacrifiez la gloire, la fortune aux deux sentimens que les hommes blessent le plus facilement. Qui donc a su vous les inspirer?

KEAN. Un homme qui m'a retiré des griffes d'une bande de bohémiens avec lesquels j'ai fait mes premières armes... Mais, à ce mot de bohémiens, vous avez tressailli?

LE DUC. Cela me rappelle un triste souvenir de famille.

KEAN. Oui, milord, Michel Lamburne m'a servi de père : il m'a réchauffé quand j'avais froid, nourri quand j'avais faim... il m'a fait enfin ce que je suis, et j'irais l'abandonner au moment où il a le plus besoin de moi?... Jamais, milord, jamais!

LE DUC. Voilà pour la reconnaissance..... Mais ne me parliez-vous pas d'un autre sentiment; sans doute quelque jeune fille que vous aimez?

KEAN. Oui, milord, une jeune fille qui a été pour moi une sœur tendre, dévouée.

LE DUC. Et que vous allez épouser, sans doute?

KEAN. Oui, milord, demandez-le plutôt à son père. (*Michel Lamburne et Clarisse ont paru dans le fond.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CLARISSE, LAMBURNE.

LAMBURNE. (*Il tient une cassette.*) Monsieur Kean, ce mariage est impossible.

KEAN. Impossible!

CLARISSE. Que dites-vous, mon père?

LAMBURNE. Je dis que ce mariage ne se fera pas.

KEAN. Dans ce cas, milord, je suis à vous. (*Il va pour sortir.*)

CLARISSE, *voulant arrêter Kean.* Kean, mon ami, de grâce écoutez-moi!

KEAN. Non, Clarisse, laissez-moi; adieu, soyez heureuse!

AIR *de Lucie.*

KEAN.
Adieu! s'envole pour toujours
Mon rêve d'espérance;
Loin de vous, mes belles amours,
Tout doit être souffrance.

CLARISSE.
Edmond, restez auprès de moi,
Ma voix vous en supplie.

KEAN.
Non, mais je vais garder la foi
Qui m'attache à la vie.

REPRISE.
Adieu! s'envole, etc.

(*Kean sort précipitamment avec le duc de Norfolk.*)

SCÈNE XIII.

LAMBURNE, CLARISSE.

CLARISSE. D'où vient ce changement à notre égard, mon père?

LAMBURNE. Apprends, ma fille...

CLARISSE, *allant regarder à une fenêtre.* Oh! mon Dieu! Kean qui monte dans un carrosse armoirié. Mon père, qu'avez-vous fait?

LAMBURNE. Mon devoir, ma fille... Tu ne pouvais plus lui appartenir; Kean n'est pas ce

Digitized by Google

que nous pensions, ce n'est pas *un enfant de la Balle*. Là, dans cette cassette, une lettre, un médaillon en font foi.

CLARISSE. Mais il faut lui révéler ce secret. Venez, mon père, courons, il en est temps encore. *(Pendant que Clarisse et Lamburne sortent, on entend le roulement d'une voiture.)*

SCÈNE XIV.

SOCRATE, *seul.*

(Il regarde de tout côté.) Personne! seul comme Robinson dans son île... Oui, comme feu Robinson Cruzoé. *(Montrant sa clarinette.)* Voilà mon Vendredi toute la semaine. Si, avant qu'on ne lève le rideau, je me régalais d'un petit air varié. C'est ça, régalons-nous à huis-clos. *(Il tire quelques mauvais sons.)* Bélisaire, cet officier supérieur de l'armée romaine, qui était un quinze-vingts privé de la lumière du jour, et, par conséquent, une des plus fortes clarinettes de son époque, ne manœuvrait pas, j'en suis sûr, cet instrument comme moi. Il n'y a pas à dire, toutes mes notes sont des perles... Voici un *mi*. *(Il fait un mi.)* Quel *mi*-net! Il n'y a pas le moindre chat dans ce *mi*-net. Essayons un *la*. *(Il fait un la.)* Comme c'est rond. Il n'y a pas un pareil *la*-rond dans les orchestres des Trois-Royaumes... Maintenant, passons au *ré*. *(Il fait un ré.)* Oh! Dieu! quel *ré*-net! quel *ré*-chaud! quel *ré*-fort! C'est un vrai *ré* d'acteur. Ce ton est encore plus chaud qu'au *la*. Ah! voyons un *si*. *(Il fait un si.)* Quel *si*-net! On ne dira pas que mes *si* sont des *si*-ternes, ni des *si*-a-tic..., ce sont de vrais *si*-a-moi... Quant au *do*... j'y resterais toute une journée. *(Il fait un do très long.)* Quand j'ai commencé la musique, mon professeur me reprochait toujours de rester trop longtemps sur le *do*. J'y aurais passé quinze jours sur le *do*... Et le *sol!*... Je suis fou des *sols*. *(Il fait un sol.)* Quel joli *sol* fais-je? J'ai été cependant longtemps à me le fourrer dans la tête; que de fois je me suis frappé le front dans ma petite mansarde du sixième en me disant : « Entre-*sol*... » Et dire qu'avec un talent comme le mien, je n'ai pas encore fait fortune... que je n'ai aucune espèce d'inscription sur les banques d'Europe. Au contraire, je fais des dettes... J'ai du passif... A la vérité, je ne paie pas, c'est comme si je ne devais rien! Que voulez-vous, il faut être philosophe!

AIR *du Vaudeville de Colalto.*

Jouant toujours du matin jusqu'au soir,
Et plein de feu pour la belle musique,
Par mon talent j'avais le doux espoir
De me soustraire au sort le plus inique.
Les créanciers qui viennent m'ennuyer
Et demander le prix de leur facture
Devraient savoir que lorsqu'il faut payer,
Un musicien n'est jamais en mesure.

Mais, bah! je suis philosophe, et, après tout, quand je déposerais mon bilan... Le fameux Law, le grand banquiste, a bien manqué, en France, de plusieurs millions... A la vérité, je manque encore plus que lui, puisque je manque de tout... Mais j'entends le timbre de Falstaff et de son épouse... Ne charmons pas leurs oreilles profanes par mon talent clarinettal. *(Il met sa clarinette sous son bras.)*

SCÈNE XV.

PAMÉLA, SOCRATE, FALSTAFF.

PAMÉLA. Malheureux! d'où viens-tu dans cet état?

SOCRATE, Bon! le voilà encore dans les vignes du Seigneur : il n'en sort pas.

FALSTAFF. Es-ce que je ne suis pas bien pour entrer en scène?

PAMÉLA. Monstre! tu n'y vois plus clair.

FALSTAFF. Oh! oh! je n'y vois plus clair... J'y vois double, triple, quadruple... Tu as six nez... Oh! ma femme qui a six nez... En voilà de nouveaux nez. *(Son chapeau tombe.)* Bon! mon feutre qui tombe, ingrat!... Tu me quittes... Tu crois que je te ramasserai... plus souvent, adieu!

PAMÉLA, Revenir ainsi pour une représentation extraordinaire.

FALSTAFF. Moi, je voulais être plus extraordinaire que la représentation.

PAMÉLA. Malheureux! mais tu mourras à l'hôpital.

FALSTAFF. Eh bien! quand j'y mourrais : crois-tu qu'on l'ait bâti pour les carlins?... Il y a plus d'un grand homme qui y est allé... Mais où sont donc les camarades? *(Criant.)* Hamlet! *(Frappant sur le théâtre.)* Est-ce qu'il est dans le troisième dessous?

PAMÉLA. Socrate, aidez-moi à le mettre à la raison.

SOCRATE. Et le peux-je, milady, le peux-je?...

FALSTAFF. Je te défends de me circonvenir, je te prohibe mon moi.

SOCRATE. Ne craignez rien, Falstaff, je respecte votre position intéressante.

PAMÉLA, *voulant prendre la clarinette à Socrate.* Oh! prêtez-moi votre clarinette que je la lui passe à travers le corps.

SOCRATE. Vous prêter ma clarinette pour lui percer le flanc... Elle si pure, si innocente commettre un homicide! Mais vous n'y pensez pas, épouse hors de vous.

Digitized by Google

FALSTAFF. Socrate, tu es un véritable ami. Pollux et Pylade n'étaient que des égoïstes auprès de toi... Quand je serai riche, je ferai dresser une statue à ta clarinette.

SOCRATE, *embrassant son instrument*. Entends-tu, mignonne, il te fera dresser une statue... Pauvre chérie!.... *(Il la caresse et sort.)*

PAMÉLA. Voyons, calme-toi.

FALSTAFF. Pas d'observation, madame Falstaff... Je suis mon maître... C'est moi qui fais loi dans mon ménage... Je te dois protection, c'est vrai... mais tu dois obéissance à ton Falstaff.

AIR *de Fra Diavolo.*

Oui, je veux bien,
Oui, je veux bien
T'aimer des pieds jusqu'à la tête,
Etre pour toi galant, honnête.
Je ne suis pas Anglais pour rien.
Oui, je veux bien....
Mais être un mari trop facile,
Dont la femme est le chef de file
Et qui la suit toujours au pas,
Je ne veux pas!
God! god! je ne veux pas.

PAMÉLA.

Je ne veux pas,
Je ne veux pas
D'un mari qui chaque jour boive
Et surtout comme toi qui reçoive
Ce que je lui dis sans éclats.
Je ne veux pas, obéissante,
Chaque jour être ta servante
Et t'avoir toujours sur les bras,
Je ne veux pas!
God! god! je ne veux pas.

Dans un quart d'heure, on va commencer; voyons, viens t'habiller.

FALSTAFF. Je ne puis pas, je suis indisposé, ma santé se trouve altérée, très altérée... N'aurais-tu pas, par hasard, une petite goutte? *(On fait du bruit.)*

PAMÉLA. Entends-tu le public qui demande le rideau?

FALSTAFF. Le rideau! allons donc!... Il ne sait pas ce qu'il dit, ton public; je vais lui parler, moi. *(Paméla veut le retenir, un pan de son habit lui reste à la main.)*

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, CLARISSE, LAMBURNE.

CLARISSE. Parti sans connaître le secret de sa naissance!...

LAMBURNE. C'est égal, nous le retrouverons à Londres.

CLARISSE. Et comment y arriver, mon père, puisque nous n'avons plus aucune ressource, et que la représentation sur laquelle nous comptions, ce soir, ne peut plus avoir lieu.

FALSTAFF. Est-ce qu'on ne joue pas ce soir, maître?

LAMBURNE. Malheureux! dans quel état... Ivre mort, grand Dieu! *(On fait du bruit.)*

PAMÉLA. Entends-tu le public qui s'impatiente... La toile ou son argent.

FALSTAFF. Bah! il n'aura ni l'un ni l'autre.

LAMBURNE. Falstaff, l'argent du public est sacré; c'est une traite qu'il fait sur le talent des comédiens.

FALSTAFF. Dans ce cas, je vais lui faire une annonce. *(Paméla veut le retenir. Il s'approche de la scène et fait trois saluts ridicules.)* Milords, l'homme propose et Dieu dispose. *(Musique en sourdine.)* Aucun de vous ne contestera cette vérité... Vous vous disiez, en venant ici, je vais voir *Hamlet!*... Dieu! que je suis content de voir *Hamlet!*... Eh bien! pas du tout, vous êtes enfoncés... Milords, vous vous adressez cette question pleine de sens : mais d'où vient qu'on ne joue pas la pièce?.. Ah! pleurez, âmes sensibles et généreuses, le sort de l'infortuné Falstaff! Falstaff! ce comédien extraordinaire; Falstaff! qui, depuis un mois, fait vos délices, vient de tomber, par mégarde, dans le troisième dessous, et, dans ce moment, il est dans un lit de douleurs avec une jambe de moins, dont il souffre beaucoup. *(Cris et rires derrière le théâtre.)*

CLARISSE. Tout est perdu, mon père... Ah! pourquoi m'avoir refusé à sa tendresse?

LAMBURNE. C'était impossible; car, tu n'es qu'une pauvre artiste, ma fille, et Edmond Kean est le fils d'un duc et pair d'Angleterre. *(Le rideau tombe.)*

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE II.

Le théâtre représente au fond la ville de Londres ; d'un côté Hyde-Park et la taverne du Dragon-d'Argent ; à droite les jardins de Kinsington, quelques maisons et une barraque de saltimbanques.

SCÈNE PREMIÈRE.

KEMBLE, MACRÉADY.

(Ils sont à une table de la taverne du Dragon-d'Argent ; ils boivent sous des arbres.)

AIR *de la Syrène.*

Oh ! quelle douce vie
Exempte de tourment,
Lorsque, dans la folie,
On la passe en buvant.

SCÈNE II.

LES MÊMES, KEAN.

KEAN, *qui est arrivé par le fond.* Ne vous dérangez pas, mes amis ; ne vous dérangez pas... Parbleu ! ne suis-je pas votre camarade? Et, parce que je tiens les premiers emplois au théâtre de Drury-Lane, n'en êtes-vous pas moins mes égaux : la rivalité ne commence entre nous qu'au lever de la toile... Hors de là, fraternité.

KEMBLE. Kean a raison ; fraternité à la vie, à la mort. *(Appelant.)* Un verre... et du Bordeaux. *(On apporte du vin.)*

KEAN. Oui, mes amis, il faut rayer du répertoire de Drury-Lane les basses jalousies, ces mesquines intrigues qui sont le bagage ordinaire des mauvais comédiens... Chacun pour soi, le public pour tous, voilà ma devise... Vous voyez bien que j'ai été sifflé hier, et cela quand toute la salle m'applaudissait avec frénésie ; quand je tenais en suspens mille poitrines haletantes. Voilà, mon cher Kemble, les vicissitudes du métier.

KEMBLE. Ce qu'il y a de plus indigne, c'est que tu as été sifflé par le duc de Norfolk, ton protecteur, celui qui, précisément, t'a ouvert les portes de Drury-Lane. Mais tu t'es noblement vengé en lui jetant ton gant dans la loge ; il y a vraiment du sang de gentilhomme dans tes veines, et, tout duc et pair qu'il est, il ne pourra faire moins que de se couper la gorge avec toi.

MACRÉADY. Ces jeunes lords sont des fous.

KEAN, *montrant un billet.* Voici ce qu'il m'a écrit : « Demain, au soir, à sept heures, « à Hyde-Park, près la taverne du *Dragon-* « *d'Argent.* »

MACRÉADY. C'est ici ; nous n'avons pas besoin de nous déranger. Mais qui donc l'a poussé à te faire cette insulte? tu venais d'être superbe.

KEAN. Vous savez qu'il doit y avoir bientôt spectacle à la cour?

KEMBLE. Oui, nous savons ça ; la haute aristocratie doit jouer *Roméo et Juliette.*

KEAN. La comtesse Mac Grégor, que doit bientôt épouser le duc de Norfolk, m'avait prié de lui donner quelques leçons pour le rôle de Juliette ; j'allais tous les soirs chez elle ; mais il paraît que mes visites n'ont pas convenu à ce jeune lord. La comtesse, à son tour, s'est piquée au jeu ; je lui ai continué mes conseils, et, pour se venger, le duc de Norfolk n'a rien trouvé de mieux que de me siffler.

MACRÉADY. C'est une lâcheté ; tu as sans doute besoin de témoins, nous sommes à ton service.

KEAN. J'accepte. J'ai donné un coup d'œil à la taverne du *Dragon-d'Argent* dans l'espoir de rencontrer mes plus chers amis.

KEMBLE. En effet, c'est ici que nous venons faire relâche par indisposition ; c'est dans le vin de France que nous noyons nos déboires... nos chagrins... et on en a des déboires dans ce maudit état de comédien. *(Il boit.)* Oh ! grédin d'état ! *(Il se verse à boire.)*

KEAN, *se levant.* Je ne dis pas ça, moi ; j'aime mon art à la folie... c'est que je n'en fais pas une corvée, comme la plupart des comédiens de Londres. Quand vient le soir, une nouvelle vie s'ouvre devant moi... mon âme s'émeut, ma tête s'exalte... la toile se lève .. je deviens Hamlet... Oreste... ou Roméo... Romain, je parle au sénat... je harangue la foule, et quand j'entends le parterre m'applaudir avec ses mille voix, ses mains battre avec délire, quand je vois mille couronnes tomber à mes pieds, je suis plus heureux qu'un César, et je ne donnerais pas ce beau triomphe pour tous les blasons de l'Angleterre. Mais l'heure du rendez-vous n-est pas encore venue ; si nous dînions ensemble, cela nous fera prendre patience.

KEMBLE. Je ne m'oppose nullement à cette motion. *(Ils entrent dans la taverne.)*

AIR *de la Prova.*

Qu'un repas délectable
Nous réunisse ici,
Que la gaîté nous fasse
Oublier le souci.

Digitized by Google

SCÈNE III.

PAMÉLA, FALSTAFF, SOCRATE.

(*Paméla arrive par le fond avec Falstaff. Socrate sort de la barraque.*)

FALSTAFF. Paméla, tu me rends la vie insupportable avec tes sermons... à la fin, je perdrai patience.

SOCRATE, *passant sa tête à travers un rideau.* Vous auriez tort, Falstaff, cette racine est la nourriture des philosophes.

PAMÉLA. Voilà donc où nous en sommes réduits... je te l'avais bien prédit que tu ferais la parade, maudit ivrogne, va!...

FALSTAFF. Paméla... Paméla! sois donc philosophe, fais comme moi et Socrate... prends le temps comme il est et la soupe aussi; aucun directeur n'a voulu m'engager.

PAMÉLA. Et ils ont eu raison; un sac à vin.

FALSTAFF. Alors j'ai pris une direction.

PAMÉLA. Tu oses appeler çà une direction; et vous, Socrate, que dites-vous de cette combinaison et de sa ménagerie improvisée?

SOCRATE. Hélas! milady, il y a longtemps que je ne dis plus rien; je vais où le destin me conduit, y compris ma clarinette; je suis une étoile malheureuse, sans but, sans direction et qui se perdra comme tant d'autres dans l'immensité.

AIR *de Robin des bois.*

SOCRATE.

L'avenir ne m'occup' pas,
Et moi j'attends le trépas
Sans regrets d'la vie.
La clarinette toujours
Sera mes seules amours
Et ma philosophie.

(*Il joue sur la ritournelle.*)

FALSTAFF.

Moi, le vin me rend joyeux.
Quand j'ai bu, je suis heureux;
Mes maux, j'les oublie.
Le porter, le vin, toujours
Seront mes seules amours
Et ma philosophie.

PAMÉLA. Avec tout ça, vous finirez comme Diogène.

SOCRATE. Ne dites pas des choses pénibles de ce philosophe; milady, quand on ne fait pas ce qu'on veut... on fait ce qu'on peut. Apollon, qui était un musicien de première force et dieu de naissance, a bien gardé les gorrines chez le père Admète... Voyez-vous, milady, notre destinée est écrite; nous avons beau déchirer une page... ça ni fait ni froid, ni chaud, ce qui est écrit, est écrit.

FALSTAFF. Socrate a raison; j'adopte sa philosophie à plein collier... Quand on ne fait pas ce qu'on veut, on fait ce qu'on peut... J'ai annoncé une ménagerie merveilleuse, nous n'avions pas d'animaux, nous en avons fabriqué.

PAMÉLA. Ton éléphant de carton, crois-tu le public assez bête pour ne pas voir la ficelle?

FALSTAFF. Vu à distance, il ne la verra pas... d'ailleurs notre ami Socrate fait admirablement les pattes de devant et la trompe; c'est Socrate qui trompera le public... moi, je me réserve les pattes de derrière et la queue, je me charge de faire la queue à toute l'Angleterre.

PAMÉLA. Mais ton pélican blanc que tu annonces avec tant d'ostentation.

FALSTAFF. Et l'oie que j'ai achetée ce matin; à la vérité, on peut bien prendre une oie pour un pélican; le soir, nous la mangerons.

SOCRATE. C'est un progrès dramatique; jusqu'à présent, certains directeurs n'avaient mangé que leurs décors et leurs accessoires; nous ferons plus, nous dévorerons nos artistes après les avoir plumés... Ah! milady, ventre affamé n'a pas d'oreilles : Saturne a bien mangé ses enfans.

FALSTAFF. Socrate a raison... O flambeau de la philosophie! O clarinette des temps antiques! que je t'étreigne...

SOCRATE. Etreignez Falstaff, étreignez. *Ils s'embrassent.*

PAMÉLA. Passe pour l'oie, c'est une ressource culinaire... mais le tigre de Sibérie, le poisson qui parle... et l'ours savant comme l'université d'Oxfort. (*A part.*) Et dire que je suis sous le despotisme d'un pareil être... Oh! les hommes, les hommes... après ça, mariez-vous donc. Veux-tu que je te dise? personne ne croira à tes bêtes, animal.

FALSTAFF. Paméla, tu doutes de tout; le doute tue l'enthousiasme; demande à Socrate, le tigre royal de Sibérie sera représenté par un gros matou que nous avons là dans un sac.

SOCRATE. Et qui fera une excellente gibelotte.

FALSTAFF. Le poisson qui parle... qui dit papa et maman, sera toujours enrhumé et gardera par l'ordre de la faculté le plus profond silence. Quant à l'ours savant, demande un peu à Socrate qui fera cet animal... dont on fait les bonnets à poil. *A part en se frottant les mains.* Il le fallait!!!

SOCRATE, *s'inclinant.* Oui, milady, prenez mon ours.

PAMÉLA. Et moi que vous n'avez pas honte d'associer à toutes ces banques!

FALSTAFF. Tu aimerais peut-être mieux être associée à celle d'Angleterre; que veux-tu, Paméla, un jour nous serons peut-être millionnaires, nous nagerons dans l'abondance. Si j'ai l'honneur de devenir veuf, j'épouserai peut-être en deuxièmes noces la reine de quelque île sauvage. Mais il ne s'agit pas

Digitized by Google

pour le moment de faire des rêves d'avenir, de bâtir des châteaux en Andalousie; tout est prêt dans notre salle de spectacle; l'éléphant frappe du pied, le tigre rugit, le pélican croasse et le poisson frétille... attirons le public par une symphonie à la hauteur des circonstances... allons, Socrate, gazouille-nous tes notes les plus moelleuses. (*Ils montent sur l'estrade et font une musique affreuse de clarinette, de grosse caisse et de cymbales.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HOMMES ET FEMMES DU PEUPLE

CHŒUR.

AIR *de la Muette.*

Allons ! allons ! le plaisir nous appelle,
Et pour nos yeux quel spectacle nouveau.
A cet appel que chacun soit fidèle;
On n'en voit pas chaque jour d'aussi beau.

(*La foule entoure la barraque, Socrate disparaît, Falstaff et Paméla restent seuls sur l'estrade.*)

FALSTAFF, *s'adressant à la foule.* Milords et miladys, c'est avec la permission de messieurs les constables, du lord maire et des autres autorités non moins estimables de Londres... que moi Falstaff, surnommé le dompteur de bêtes à cause de ma puissance magnétique sur les animaux des deux sexes et de conserve avec madame mon épouse la signora chinchilla Paméla... qui a vu le jour à Malaga, capitale de la Norwège... issue de parens pauvres, mais vertueux... allons donner pour la première fois le spectacle le plus extraordinaire dont ait joui Londres et ses environs. Nous allons soumettre à un public appréciateur quelques animaux curieux venant des quatre parties du monde, parmi lesquels on distinguera..... Madame mon épouse, faites l'annonce à l'aimable société, car je suis altéré.

PAMÉLA. Vour y verrez un superbe éléphant femelle qui mange les enfans à la mamelle... Mais rassurez-vous, pères et mères, le monstre vient de déjeuner.

Vous y verrez encore le grand pélican blanc, qui déchire son flanc pour nourrir ses enfans de son propre sang; cet animal possède un bec qui fait couic! couic! Quant au fameux poisson qui parle, vous ne lui direz jamais..... Tais-toi... *c'est assez.*

FALSTAFF. Mais ce qui surpasse tout le reste, c'est un jeune ours français, membre de plusieurs sociétés savantes... Cet ours a déjà fait l'admiration de plusieurs potentats de l'Europe qui lui ont accordé plusieurs médailles frappées chez les ferblantiers les plus illustres à cause de ses talens de société; il joue aux cartes, il danse, et fait des crêpes... Il a professé pendant longtemps la clarinette. Vous croyez sans doute, milords et miladys, que nous en imposons à l'aimable société; faites paraître Martin. (*Paméla va chercher Socrate.*)

AIR : *Walse des Deux Maîtresses.*

C'est magnifique,
C'est mirifique,
Oui tout cela paraît fort surprenant.
On peut le croire,
Oui, c'est notoire,
Nous allons voir un ours mirobolant.

(*Socrate paraît sur l'estrade déguisé en ours; il est porteur de plusieurs médailles.*)

SCÈNE V.

SOCRATE, *saluant le public,* FALSTAFF.

FALSTAFF. Voyons, Martin, sois attentif... tu vas passer au contrôle de l'aimable société... connais-tu la musique?

SOCRATE, *imitant l'ours.* Gnourf! gnourf!

FALSTAFF. Vous l'entendez, il me répond dans son langage d'ours, qu'il la connaît; eh quel instrument pratiques-tu? *Socrate fait un signe négatif à chaque question.* Le trombone?... le violon?... la guitare?... ce n'est pas la guitare? alors désigne-nous l'instrument. *Socrate indique la clarinette.* La clarinette! un bel instrument, ma foi, fort estimé des canards... Voudrais-tu, Martin, nous régaler d'un petit air varié?

SOCRATE, *imitant l'ours.* Gnourf... gnourf.

FALSTAFF *à Paméla.* Madame mon épouse, donnez l'instrument à Martin. *Socrate prend la clarinette et joue quelques notes.* C'est l'air de la Monaco, musique de Nicolo. Très bien! maintenant, Martin, voudrais-tu montrer à ce public éclairé tes talens chorégraphiques?

SOCRATE. Gnourf! gnourf! *Socrate fait des signes et se démène.*

FALSTAFF. Que signifie cette pantomime exagérée?... Ah! je comprends, il éprouve le besoin de danser avec une veuve ou une lady de la société, n'est-ce pas, Martin?

SOCRATE (*grognant*). Gnourf! gnourf! Il descend de l'estrade. (*Tout le monde s'enfuit à son approche.*)

PAMÉLA. N'ayez pas peur, miladys, celle qui dansera avec Martin sera mariée cette année. (*Toutes les femmes se rapprochent et se disputent Socrate.... Socrate fait son choix.*)

Digitized by Google

POLKA, air *du Diable à Quatre*,
Dansée par Mlle Isménie.

(Pendant la danse, Socrate veut embrasser sa danseuse, qui en se débattant lui fait tomber la tête.)

CHŒUR.

AIR : *Amis, suivons la foule.*

Nous tromper de la sorte,
Ah ! vraiment, c'est affreux.
La fureur nous transporte,
Le tour est odieux.
Allons faire main-basse
Sur ces trois mécréans,
Et ne laissons pas trace
De leurs ajustemens.

SOCRATE, *à genoux.*

Ah ! milords, épargnez ma vie ;
Pardon ! pardon ! si j'ai péché;
Ne tuez pas, je vous en prie,
Un ours qui n'est pas mal léché.

REPRISE.

Nous tromper de la sorte, etc.

(*Les spectateurs se ruent sur Paméla, Socrate et Falstaff, Tobie paraît dans le fond en costume de dragon. Tout le monde s'enfuit Paméla rentre dans la barraque.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, TOBIE.

FALSTAFF. C'est le ciel qui nous sauve.

SOCRATE. Mais non, c'est un dragon.

TOBIE. Mais, non, c'est Tobie.

FALSTAFF. Comment, c'est toi, Tobie, en dragon de sa majesté; tu as donc quitté l'art dramatique?

TOBIE. Et toi et lui que je retrouve sous un costume mi-sauvage.

FALSTAFF. Nous, c est différent, c'est l'art qui nous a quittés. Polisson d'art, va.

TOBIE. Que faites-vous sur cette place, dans le quartier le plus retiré de Londres, et sur le point d'être mis en morceaux par un populaire exalté?

FALSTAFF. Tu le vois, j'allais soumettre à un public éclairé un ours instruit comme un âne savant, quand notre ami Socrate, la perle des philosophes modernes, a perdu la tête dans un pas de deux, et sans le prestige de ce bel uniforme, nous étions fricassés. Mais comment se fait-il que tu sois sous les drapeaux de Mars, mythologiquement parlant?

TOBIE. J'avais déjà servi quinze jours dans cette arme, mais j'ai été mis à la réforme à cause de mon caractère emporté et volcanique; j'avais toujours le sabre à la main pendant mes quinze jours de service ; j'en ai tué vingt-deux.

FALSTAFF. C'est un et demi par jour; il n'y a pas de médecin qui y aille de ce train-là.

TOBIE. Oh ! mais là, tués net sur le carreau.

SOCRATE. Peste, il faut avoir du cœur pour donner de pareils *atous*.

TOBIE. Je m'en pique... Après avoir servi ma patrie pendant quinze jours, je ne voulus pas retourner à l'atelier de mon père, qui était ailleurs, et sous la coupe duquel je serais tombé ! c'est alors que je fis mes premiers débuts dans une pièce intitulée le *Chaos*.

SOCRATE. Et que diable faisiez-vous dans le *Chaos*, une flamme, un nuage, un éclair?

TOBIE. (*Mystérieusement.*) Je faisais un vent ! (*Il souffle.*)

SOCRATE. Vous faisiez un vent !... Était-ce un vent coulis ou un ventriloque? Voyez-vous, Tobie, vent et vent il y a ; nous avons les vandanges, les Vandales, ces derniers sont des vents pires que les autres...

TOBIE. Je soufflais, pendant toute la pièce, comme çà : *Il souffle.*

AIR *du Verre.*

Dans un joli rôle de vent,
J'avais une si forte haleine
Que le public disait : Vraiment,
Ce vent-là nous fait de la peine.
Je soufflais avec tant d'ardeur
Que l'on disait : Oh ! comme il souffle ;
Enfin j'y mis tant de fureur
Que le souffleur perdit le souffle.

SOCRATE.

Si l'on joue encore le chaos,
Je veux chaque soir dans la pièce
Vous accabler de mes bravos,
Et quoiqu'vent vous vanter sans cesse,
Vent du midi comme vent du nord,
Je serai fier de vos attaques,
Et pour un soufflet aussi fort,
Je vous donnerai mille claques.

TOBIE. Et je serai fier de les recevoir... après avoir parcouru ces trois royaumes en tous sens...

SOCRATE. En toussant! Vous étiez donc enrhumé?

TOBIE. (*Avec impatience.*) Mais non, dans tous les sens; j'entrai comme raisonneur.

SOCRATE. C'est vrai, vous raisonniez toujours.

TOBIE. Dans la troupe de Michel Lamburne. (*Socrate rentre dans la barraque.*)

FALSTAFF. Pourquoi diable nous quittas-tu si brusquement? C'est malheureux; je t'aurais associé à mon entreprise, je t'aurais fais mon co-directeur.

TOBIE. Une heure avant cette fameuse représentation d'*Hamlet*, j'eus une discussion avec Kean, et, comme je ne voulais pas me baigner dans le sang d'un camarade, je partis pour Londres, où des circonstances m'ont refait dragon.

FALSTAFF. Cette arme a donc bien des at-

Digitized by Google

traits, il y a donc bien d'agrémens attachés à cet uniforme?

TOBIE. Une foule, sans compter les autres.

AIR *des Sept Châteaux du Diable.*

On a dans le dragon
Du plaisir à foison :
Ce métier, sur ma foi,
Vaut bien mieux que celui de roi.

Pour nous, d'abord, excellente cuisine,
Et dans nos mets arrangés avec art,
C'est tous les jours la carotte qui domine,
Ou bien des choux accommodés au lard.
A plus d'une beauté,
Avec sincérité,
Nous offrons notre cœur
Et lui promettons le bonheur.

J'avais un jour fait une connaissance
Qui m'promettait le mariage et pourtant
J'eus tort d'avoir trop de la confiance,
A sept dragons, elle en disait autant.
Nous buvons tous les jours,
Ou, mais c'est moi toujours
Qui paie chaque écot
Aux dépens de mon boursicot.

Mais ce qui me plaît dedans l'art militaire,
C'est que je monte une belle jument
Qui sait s'dresser sur les patt' de derrière
Ni plus ni moins qu'un caniche savant.
Quand il neige ou qu'il pleut,
Si notre chef le veut,
Il faut de grand matin
Aller se mouiller comme un chien.

Si, par malheur, on manquait l'exercice,
On vous empoign' et sans vous dire un mot
On vous conduit à la sall' de police,
Où, sans s'échauffer, l'on croque le marmot.
Pauvres et sans tabac,
Souvent au fond du sac,
Soldat et caporal
Porte un bâton de maréchal.

Quand un boulet vous emporte la tête,
On est heureux de c'petit accident;
Chacun vous dit : Il a payé sa dette,
Il est bien sûr d'avoir d'l'avancement.
On a dans le dragon
Du plaisir à foison;
Ce métier, sur ma foi,
Vaut bien mieux que celui de roi.

FALSTAFF. Voilà, je l'avoue, de brillans avantages; mais ton ami Kean, qu'est-il devenu depuis un an que nous roulons notre bosse? en as-tu entendu parler?

TOBIE. Jamais. Je ne m'occupe plus des choses de théâtre; le militaire m'absorbe inclusivement... Mais si nous entrions à la taverne nous rafraîchir un tant soit peu... Mon colonel, le duc de Norfolk, dont j'ai toute la confiance, m'a dit de l'attendre ici ce soir, à sept heures, pour une affaire importante; il ne les est pas encore, nous avons le temps de nous gargariser avec n'importe quoi. (*Socrate et Paméla rentrent en scène. Il a quitté sa peau d'ours.*)

FALSTAFF. Je partage assez l'à-propos de Tobie... et vous, Socrate?

SOCRATE. Je suivrai mon directeur en offrant le bras à son épouse. (*Il offre le bras à Paméla.*)

TOBIE, *reconnaissant Paméla.* Paméla! comment, te voilà aussi dans les bêtes?...

PAMÉLA. Une femme doit toujours rester avec son mari.

TOBIE, *à Paméla.* Allons, viens avec nous au *Dragon-d'Argent.*

FALSTAFF. Du tout, je vote pour la taverne du *Trou-au-Charbon*; c'est plus comme il faut. (*Il prend des poses.*)

AIR *de la Maison du Peck.*

Le porter, le genièvre
Nous charmeront tour à tour;
Il faut rafraîchir sa lèvre
Dans un aussi triste jour.

(*Ils sortent par le fond.*)

SCÈNE VII.

LAMBURNE, CLARISSE.

(*Ils ont des havresacs, ils paraissent très fatigués.*)

LAMBURNE. Enfin, nous voici arrivés au terme tant désiré.

CLARISSE. Tant mieux, mon père, car je ne pouvais aller plus loin.

LAMBURNE. Du courage, ma fille; nous allons retrouver Kean; j'ai appris qu'il était à Londres. Tu sais combien il est bon, généreux, et avec lui nous ne manquerons de rien. D'ailleurs, est-ce que je ne lui rapporte pas dans cette cassette le secret qui se rattache à sa naissance, le médaillon qui était à son cou le jour où d'infâmes bateleurs l'enlevèrent à ses parens?

CLARISSE. Hélas! mon père, quand il connaîtra ce secret, il ne voudra peut-être plus regarder de pauvres gens comme nous.

AIR *du Rocher de Saint-Avelle.*

CLARISSE.

Il oublira les jeux de notre enfance
Et ces beaux jours que nous passions tous deux.
Il n'aura plus aucune souvenance
Des doux momens où nous étions heureux.
L'homme ici-bas, quand sourit la fortune,
Jette souvent l'oubli sur son passé,
Et si, parfois, sa plainte l'importune,
Le malheureux est par lui repoussé.

LAMBURNE.

Pourquoi calomnier, ma fille,
Celui qu'un jour ton père recueillit.
Kean est toujours l'enfant de la famille.
Chasse à jamais ces pensers de l'esprit.
Un comédien qui joue avec son âme
Et qui remplit son rôle avec ferveur,
Ne peut jamais être ingrat, être infâme,
Car le talent donne toujours du cœur.

Allons! viens te reposer quelques instans à la ta-

Digitized by Google

verne de *la Modestie;* il me reste quelque monnaie de la dernière perruque que j'ai vendue.

CLARISSE. Bon père !

LAMBURNE. Une perruque magnifique à trente-six marteaux, et avec laquelle j'avais joué bien de beaux rôles. Que veux-tu ? il n'est pas de si bons amis qui ne se séparent; et puis c'est pour toi, ma fille; te voir souffrir m'est si cruel !

CLARISSE. Mais je ne souffre pas, mon père.

LAMBURNE. Tu ne souffres pas depuis un an que nous avons tout perdu, que tu vis de privations?.... Allons, tu veux abuser mon cœur... (*A part.*) Pauvre enfant! elle ne souffre pas! quel trésor! (*Il essuie quelques larmes et sort par le fond avec sa fille.*)

SCÈNE VIII.

LE DUC DE NORFOLK.

(*A la cantonnade.*) Que mon carrosse attende près la porte des jardins de Kinsington... (*Arrivant en scène.*) Par Saint-James, un moment de dépit m'a fait faire une drôle de folie... Après tout, je n'ai sifflé qu'un comédien... Si nous autres, grands seigneurs, nous n'avons pas ce droit, qui l'aura? Mais, il faut l'avouer, Kean est un homme de cœur et d'audace... Me jeter son gant dans la loge, c'était un défi trop éclatant pour le refuser. La haute aristocratie de Londres va gloser si je me bats... Mais, après tout, on peut bien faire le coup d'épée avec un comédien de talent, quand nos jeunes dandys font le coup de poing dans les tavernes avec des matelots ivres et des étudians... Mais comment vider cette affaire? Le prince de Galles me demande chez lui ce soir à sept heures, juste au moment où je devais découdre l'habit à M. Kean. (*Réfléchissant.*) Oui, c'est cela... je vais suivre ma première idée... elle est originale... tant mieux, elle n'en sera que plus piquante. Mais ce drôle de Tobie n'arrive pas; il aura sans doute fait une station dans quelque taverne. (*L'apercevant dans le fond.*) Avance donc à l'ordre, méchant traînard.

SCÈNE IX.

LE DUC DE NORFOLK, TOBIE.

TOBIE. Me voilà, mon colonel.

LE DUC. D'où viens-tu donc? tu as failli me faire attendre; tu étais à la taverne, sans doute?

TOBIE. Moi, colonel? je ne pratique jamais ce genre d'exercice.

LE DUC. Tobie, es-tu un homme de cœur?

TOBIE. Moi, colonel! j'en suis tellement homme que j'en revendrais à tous les dragons des trois royaumes.

LE DUC. Et tu as fait tes preuves?

TOBIE. Un peu qu'on les a faites... dans le troisième dragon d'abord, où j'ai fait un congé... (*à part*) de quinze jours.

AIR : *Restez toujours jolie.*

Je suis passé par tant d'épreuves
Que l'on peut compter sur mon bras.
Je suis prêt à refaire mes preuves
S'il faut mourir dans les combats.
En tout temps, à la gloire fidèle,
J'ai su briller au champ d'honneur;
Si bien que mes amis d'la gamelle
Ne m'appellent que *la valeur*.

LE DUC. Dans ce cas, tu vas me prouver ce que peut la valeur de ton bras.

TOBIE, *à part.* Où veut-il en venir?

LE DUC. Ecoute, j'ai ici ce soir, à sept heures, une affaire d'honneur avec un homme dont il est inutile que tu saches le nom. Je ne puis assister en personne à ce duel, mais couvert de mon manteau, tu me remplaceras. Voilà, je l'espère, un honneur auquel tu ne t'attendais pas.

TOBIE, *ému.* J'avoue, colonel, que j'étais loin de songer à l'honneur que vous me faites.

LE DUC. Mais on dirait que tu pâlis... que tu trembles; est-ce que par hasard tu aurais peur?

TOBIE, *très ému.* Moi, avoir peur, ah! colonel, vous connaissez peu Tobie.

LE DUC. Il est vrai que je ne te connais pas encore, car j'ai l'habitude d'éprouver tous les hommes de mon régiment; quand ils ne sont pas braves, je les chasse.

TOBIE. Vous serez content de moi, colonel... (*D'un ton fanfaron.*) Oh dieu! je brûle de lui tailler des croupières; où est donc cet homme? que je le perfore, que je le coupe en deux... (*A part.*) Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

LE DUC. Voyons, pas de fanfaronades... sois calme, digne, et voilà tout; mon adversaire va venir, et sans entrer dans beaucoup d'explications, tu le tueras.

TOBIE. Je le tuerai... très bien... mais s'il me tue.

LE DUC. Toi, la valeur? allons donc... mais avant toutes choses, rappelle-toi bien que je te ferais donner trois cents coups de verges si tu ne te conduis pas en dragon d'honneur; dans une heure, je serai de retour pour connaître l'issue du combat. (*Lui donnant son manteau.*) Tiens, voici mon manteau, arrange-le de manière qu'on ne reconnaisse pas la métamorphose... du courage, de l'aplomb, ou tu le sais (*Il lui montre sa cravache et sort.*)

SCÈNE X.

TOBIE, *seul.*

Trois cents coups de verges et la perspective d'être tué... Oh! mon dieu! mes jam-

Digitized by Google

bes se dérobent... Mon cœur danse le fandango; mais où fuir avec ce maudit uniforme?... Et puis on me fusillerait comme déserteur... Voyons, Tobie, un peu de courage... si c'est possible... Que diable, ton antagoniste est peut-être un capon comme toi. Allons, allons, rassurons-nous. (*Il met le manteau du duc.*)

SCÈNE XI.

TOBIE, KEAN, KEMBLE, MACREADY.

KEAN *à Kemble et Macready.* Venez, messieurs, voici l'heure de mon rendez-vous, la nuit va se couvrir de son voile, il ne faut pas nous faire attendre. (*Apercevant Tobie.*) Vous voilà, milord, exact au rendez-vous; je n'en attendais pas moins de votre seigneurie.

TOBIE, *reconnaissant Kean.* Oh! ciel! c'est Kean... Je suis un homme perdu.

KEAN, *présentant Kemble et Macréady.* Milord, voici mes témoins; je ne vois pas les vôtres... Vous ne me répondez pas? puisque vous êtes seul, mes amis vont se tenir à l'écart. (*Il parle à Kemble et à Macready, qui s'éloignent.*)

TOBIE. Ah! mon Dieu, mon sang se fige.

KEAN. Homme d'épée, milord, c'est à l'épée que nous nous battrons ; la nuit est venue... Cette place me paraît assez convenable... Si vous le voulez, nous allons nous mettre en garde. (*Tobie, tremblant, ne répond que par des articulations entrecoupées*). Mais qu'avez-vous, colonel? on dirait que vous êtes ému... L'émotion sans doute de vous battre avec un homme dont vous avez été le protecteur; ce duel, soyez-en sûr, n'empêchera pas ma reconnaissance; mais il est nécessaire à votre honneur et au mien; allons, colonel, je vous attends. (*Tobie dégaîne, Kean fond sur lui en le faisant reculer tantôt à droite, tantôt à gauche.*) Ah! ça, mais, colonel, vous avez juré de rompre jusqu'à la Tamise; c'est une mauvaise plaisanterie que vous me faites. (*Kean porte une dernière botte à Tobie et le désarme.*)

TOBIE, *tombant à genoux.* Grâce! Kean, grâce! je suis un malheureux qui te demande la vie à plusieurs genoux.

KEAN. Que signifie cette comédie? relevez-vous, monsieur. Je croyais que vous aviez renoncé au métier de bateleur?

TOBIE. Kean, tu as le droit de m'accabler de tes sarcasmes, de m'écraser comme un vermisseau, mais tu auras pitié de moi quand tu sauras que je suis le plus mauvais soldat de la Grande-Bretagne, peu fait pour le militaire en général, et pour les duels en particulier.

KEAN. Mais d'où vient que vous êtes à la place du duc de Norfolk?

TOBIE. Mon colonel croyait que j'étais le brave des braves; mandé, ce soir, chez le prince de Galles, il n'a pu se trouver au rendez-vous, et c'est moi qu'il a chargé de te tailler en pièces.

KEAN. Il espérait donc que vous me tueriez?

TOBIE. Hélas! oui; et tué par son bras ou par le mien, ça revenait, pour toi, toujours au même... Mais, je t'en supplie, Kean, ne me regarde pas avec des yeux de Jupiter tonnant; je ne suis qu'une mouche, ne me bombarde pas... C'est mon colonel qui a tort, c'est lui qui m'a mis le fer à la main... en me menaçant de trois cents coups de verges. (*Le duc de Norfolk paraît dans le fond.*)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LE DUC DE NORFOLK.

LE DUC. Et tu les auras, mauvais drôle. Dès aujourd'hui, je te chasse du régiment; il n'y a pas de place pour les poltrons. (*Ecrivant un billet.*) Tiens, porte ce mot au vaguemestre; c'est trois cent cinquante coups qu'il te fera donner; et voilà pour tes peines. (*Il lui donne un coup de cravache. Tobie s'enfuit en poussant un soupir.*)

SCÈNE XIII.

LE DUC DE NORFOLK, KEAN, ET PUIS LAMBURNE ET CLARISSE.

KEAN. J'espère, milord, que vous allez me rendre raison de l'insulte que vous m'avez faite hier, et de celle que vous me faites encore aujourd'hui, en me compromettant avec un malheureux, affublé d'une casaque de dragon.

LE DUC. Est-ce que je ne me compromets pas, moi, duc et pair d'Angleterre, en me mesurant avec un comédien?

KEAN. Un comédien de cœur, milord, a autant de titres qu'un grand seigneur; ces titres ne sont pas écrits sur un vaniteux parchemin, mais ils sont gravés, en lettres d'or, sur la porte de la renommée.

LE DUC. Ah! ah! c'est magnifique; ces messieurs se permettent d'avoir des sentimens. A votre aise, monsieur l'histrion; mais puisque vous le prenez sur ce ton, je vous retire l'honneur que je voulais vous faire.

KEAN. Vous refusez donc de vous battre avec moi?

LE DUC. Moi, duc et pair, croiser le fer avec un saltimbanque? Allons donc! vous êtes un sot, et moi un fou d'y avoir songé.

KEAN. Je saurai bien vous y forcer, milord, s'il y a un peu de noblesse sous ce blason

Digitized by Google

dont vous faites tant d'étalage. (*Lamburne et Clarisse ont paru dans le fond.*)

LE DUC. Assez, monsieur!... assez!

LAMBURNE. C'est sa voix... C'est lui, viens ma fille... Avançons.

KEAN. Eh bien! milord?

LE DUC. Non, monsieur, je ne puis, sans me compromettre, disputer plus longtemps avec un homme de votre sorte; rappelez-vous seulement une chose, s'il vous arrive de faire encore le fanfaron avec moi, je vous ferai corriger par mes valets.

KEAN. Me faire corriger par tes valets! milord, voilà de ces mots que l'on fait rentrer dans la bouche avec une épée.

LE DUC. Monsieur!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LAMBURNE, CLARISSE.

LAMBURNE. (*Se mettant entre Kean et le duc de Norfolk.*) Je vous demande pardon, Edmond Kean peut se battre avec votre seigneurie; son père était comme le vôtre... duc et pair d'Angleterre.

LE DUC. Que veut cet homme?

KEAN. (*les reconnaissant*). Clarisse, Lamburne!... Mes bons amis. (*Il leur presse les mains.*)

LAMBURNE. Cet homme, milord, n'est qu'un pauvre comédien qui va faire rendre à César ce qui appartient à César; voyez ce médaillon... lisez ce papier. (*Il les lui donne.*)

LE DUC. (*Prenant le médaillon et la lettre. — Musique en sourdine.*) Que signifie?... *lisant*: « Au moment de partir pour des pays « étrangers, moi, Salomon Bob, saltimban- » que et bateleur, déclare que le jeune Ed- » mond Kean n'est autre que le fils du duc » de Norfolk, enlevé le vendredi 13 juin » 1790, tandis qu'il jouait sur la pelouse du » château de son père, dans le duché de Nor- » folk; il avait un médaillon au cou et un » signe au bras gauche. »

Oh! ciel! Edmond! mon frère. (*Le duc paraît tout ému.*)

KEAN. Que dites-vous, milord?

LAMBURNE. (*S'approchant du duc.*) Eh bien! votre seigneurie voudra-t-elle maintenant?...

LE DUC. Non, car un frère ne peut se battre avec un frère.

KEAN. Moi, son frère, grand Dieu!... Alors ces vagues souvenirs de jeunesse ne m'ont pas trompé, ils sont donc vrais?

LE DUC. Oui, tu fus enlevé à la tendresse d'un père et d'une mère qui t'adoraient.

KEAN. Me serait-il permis de les embrasser encore?

LE DUC. Morts tous les deux de chagrin... Oh! mais viens encore dans mes bras... (*Il le presse avec effusion; examinant le médaillon.*) C'est bien lui... C'est bien le portrait de notre mère... c'est son regard... son sourire.

KEAN. (*Prenant le médaillon.*) Le portrait de ma mère! Oh! laisse-moi l'embrasser. (*Il le porte à ses lèvres.*)

LE DUC. Mais tu vas renoncer à l'instant à ta profession, tu vas venir à la place qui t'est réservée à la chambre des lords; car tu es mon aîné, et je dois te céder mes priviléges.

KEAN. Moi, te dépouiller, moi abandonner le théâtre et ces bons amis. (*Il serre les mains à Lamburne.*) Non, frère; eh! quoi, j'irais reprendre ce que tu possèdes de droit; car, moi, frère, je suis mort pour le monde dans lequel tu vis, je ne puis plus être Edmond de Norfolk, duc et pair d'Angleterre; je dois rester Edmond Kean le comédien, qui a commencé avec des paillasses, pour finir à Drury-Lane... Eh, puis, est-ce qu'on ne me reprocherait pas mon passé? Non... non, mon frère, il ferait tache à notre blason... Crois-moi, restons chacun à notre place... et que ce secret meure entre nous,

LE DUC. Mais alors, reprends une partie de tes biens et quitte le théâtre pour vivre auprès de moi.

KEAN. Frère, je refuse: quand on a mis une fois le pied dans cette carrière, il faut l'arpenter jusqu'au bout; épuiser le calice de ses joies et de ses douleurs jusqu'à la lie... Il faut finir comme on a commencé; mourir à son poste comme un soldat fidèle.., Ah! frère, c'est une belle mort quand elle vous atteint au milieu des bravos, *comme le grand Molière.*

LAMBURNE à KEAN. Monseigneur nous permettra-t-il de lui rendre visite?

KEAN. Certes, oui, mon père, car vous le serez toujours, n'est-ce pas, Clarisse?

LE DUC. Je me charge du sort de ces braves gens; vous viendrez me trouver à mon hôtel.

LAMBURNE. Permettez-moi de vous remercier, milord.

LE DUC. Comment, vous refuseriez?

LAMBURNE. Puisque Kean m'adopte pour son père, je n'ai plus besoin de rien.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, SOCRATE, TOBIE, KEMBLE, MACREADY.

KEMBLE. Eh bien, Kean, en avez-vous terminé avec milord?

MACREADY. Vous n'êtes pas blessé?

KEAN. Le jeune duc de Norfolk a bien daigné me faire ses excuses, et j'ai cru devoir les accepter; désormais, je le regarderai comme

Digitized by Google

le meilleur de mes amis. (*Ils se serrent les mains, apercevant Tobie et Socrate.*)

LE DUC. C'est Tobie, mon ex-dragon qui vient de recevoir le prix de ses vertus militaires.

KEAN. Socrate, un ancien camarade qui faisait l'orchestre à lui tout seul.

TOBIE, *pâle et défait avec une vieille capote.* Dégradé et trois cent cinquante coups de verges; qu'elle humiliation!

KEAN. Eh bien, Tobie, serai-vous toujours fanfaron et mauvaise langue? cette leçon, j'espère, vous servira.

TOBIE, *soupirant.* Oh! vouï

LAMBURNE. Comment te voilà, mon pauvre Socrate, tu n'as pas l'air de nager dans la jubilation.

SOCRATE. Une affreuse catastrophe a tué ma philosophie. Mon ami Falstaff vient de se jeter dans la Tamise, croyant qu'elle coulait du vin!

LAMBURNE, Lui! un ivrogne mourir dans l'eau!

SOCRATE. Dans ce moment, on pêche la victime.

SCÈNE XVI ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, PEUPLE ET FALSTAFF *s'appuyant sur* PAMÉLA.

CHŒUR.

Au fond de la Tamise
Nous l'avons retrouvé.
Oublions cette crise,
Puisque l'homme est sauvé.

SOCRATE. Sauvé!

FALSTAFF. Oui, Socrate, et la leçon a été forte... Dès à présent, je me voue à l'eau à perpétuité.

PAMÉLA. Ne fais pas ce serment en vain.

FALSTAFF. Je le jure.

KEAN. Falstaff, Tobie et Socrate, calmez vos douleurs réciproques; puisque le hasard vous a groupés autour de moi, je ferai quelque chose pour vous.

SOCRATE. Tu le vois, Falstaff, s'il y a un Dieu pour les ivrognes, il y a une Providence pour les philosophes.

KEAN. Je veux vous faire engager tous les trois à Drury-Lane : dans quelques jours, on joue *le Songe d'une Nuit d'Eté,* du grand Shakespeare.

SOCRATE. Comme enfant d'Apollon, je demande à faire le *Soleil.*

FALSTAFF. Et moi, le *Lion.*

TOBIE. Et moi, la *Muraille.*

FALSTAFF, *mystérieusement à Tobie.* Quand j'aurai un coup de soleil, je m'appuierai sur toi. (*Il festonne comme un homme gris.*)

KEAN. A vous, Clarisse, ma main.

Au public.

AIR *d'Yelva.*

D'un comédien préférant la noblesse,
J'ai méprisé les biens et la grandeur.
Car le talent vaut mieux que la richesse,
Non, rien ne vaut les qualités du cœur.

CLARISSE.

En invoquant un arrêt moins sévère,
Qu'en vous il trouve de nouveaux amis,
Et que ce soir les bravos du parterre
Lui fassent croire encore au paradis.

TOUS.

Et que ce soir les bravos du parterre
Lui fassent croire encore au paradis.

FIN.

Typographie de J. FREY, rue Croix-des-Petits-Champs, 33.

Digitized by Google